

déesse *Libertas* : en procédant de la sorte, Clodius privait Cicéron de sa maison et en faisait un tyran sur lequel avait triomphé la liberté. Une fois revenu d'exil, l'orateur entend démontrer que ce culte était privé, puisque la chapelle avait été érigée illégalement et qu'elle pouvait donc être démantelée sans offenser la divinité. Autour des questions de définition de sphères ou culte public et privé se joue ici une lutte entre hommes politiques rivaux à la fin de la République. W. Van Andringa présente une étude de cas bien documentée et particulièrement intéressante pour la thématique traitée par l'ouvrage : celle du temple de Fortuna Augusta à Pompéi, qui a été construit par un membre de l'élite locale, à ses frais, en bonne partie sur un terrain lui appartenant. Si l'*aedes* était érigée sur terrain privé, l'autel fut élevé sur la rue – dans la sphère publique donc. En agissant ainsi, M. Tullius se conformait à une stratégie utilisée par d'autres membres de l'élite locale à l'époque augustéenne, en rapprochant sphères publique et privée dans leurs évergésies monumentales et en tendant à s'identifier avec la *res publica*. J. Evans Grubbs examine une facette des relations familiales romaines et leur interaction avec des préoccupations davantage publiques : la situation des enfants illégitimes dans le droit romain, d'Auguste à Dioclétien, et plus particulièrement celle des enfants nés d'unions incestueuses. H. Maier étudie la manière dont le christianisme des premiers siècles a classifié, représenté et régulé les croyances divergentes en les associant avec une vie domestique dérégulée, à partir des épîtres pastorales, d'un texte d'Irénée et des lettres d'Ignace d'Antioche. L'association entre maisonnée bien tenue et ordre civique était déjà présente dans les discours politiques grecs et romains ; elle est donc reprise et adaptée par les chrétiens pour stigmatiser les croyances fausses ou hérétiques. R. Raja se base sur les quelque 1 500 *tesserae* utilisées pour les banquets religieux à Palmyre, afin d'éclairer la mise en scène de la religion « privée » dans les temples publics de Palmyre, par différents groupes cultuels au fil du temps. Les deux articles suivants, de N. B. Dohrman et de C. Hezser prennent en compte, d'une part la loi orale rabbinique et d'autre part le sens que revêtait, à côté des notions de public et de privé, la catégorie neutre (*Carmelit*) dans la littérature rabbinique tardo-antique. A. El Shamsy enfin examine les notions islamiques de "privacy", à travers les concepts de honte, péché et vertu. Index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Danny PRAET & Béatrice BAKHOUCHE (Ed.), *Franz Cumont. Astrologie*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. LVII-416 p. (BIBLIOTHECA CUMONTIANA. SCRIPTA MINORA, IV). Prix : 75 €. ISBN 978-90-74461-79-5.

Cet imposant volume relève d'une entreprise commencée en 2006 destinée à recueillir les écrits du grand historien belge des religions et des sciences que fut Franz Cumont (1868-1947), dans le but de « mettre en lumière les conditions intellectuelles dans lesquelles la pensée de l'historien s'est formée et épanouie » et « mesurer le chemin parcouru, sur le plan des thématiques et des concepts autant que des méthodes, de lui à nous ». De fait, le savant ici honoré reste une référence obligée de notre savoir historique. Les enjeux de cette compilation sont rappelés ainsi que sa constitution : Préface : D. Praet (Universiteit Gent) ; Vol. 1 : philosophie ancienne ; Vol. 2 : cultes à mystères et religions orientales ; Vol. 3 : transformation du paga-

nisme ; Vol. 4 : astrologie ; Vol. 5 : judaïsme et christianisme ; Vol. 6 : manichéisme ; Vol. 7 : fouilles de Doura-Europos. Il n'est évidemment pas question de rédiger ici le compte rendu critique des articles et études réunis, dont beaucoup furent abondamment commentés en leur temps. Catégorisation délicate : pour Cumont, l'astrologie entretient un lien étroit avec le culte de Mithra. L'introduction de ce volume consacré aux écrits portant sur l'astrologie, rédigée par B. Backhouche (p. XV-XLI), expose rigoureusement les conditions actuelles d'une lecture ou d'une relecture des travaux de Fr. Cumont. Les notions de « syncrétisme » et de « religions orientales », si centrales dans sa réflexion, sont aujourd'hui remises en question. Sur la question spécifique de l'astrologie, il est rappelé que l'auteur adopte trop souvent la posture du moraliste qui fustige une pseudo-science et ses praticiens, une posture qui n'est désormais plus de mise. Cette attitude relève de ce que B. Backhouche caractérise comme l'hégélianisme de Cumont, qui propose une lecture évolutionniste de l'histoire des religions, transférable à l'histoire des sciences. Elle note également la double polarisation sur la figure de Posidonius et le néo-platonisme pour marquer l'influence des idées philosophiques sur l'épanouissement de l'astrologie et de la magie à Rome. Malgré ces réserves, auxquelles toute recherche menée sur le long terme se heurte avec le recul des années, on doit reconnaître l'intérêt persistant de ces travaux ambitieux : « Aujourd'hui, dans une démarche inverse de celle de Cumont, les chercheurs se focalisent trop souvent sur des points microscopiques sans larges perspectives socio-culturelles. » (p. XXXIX) En somme, l'œuvre de Cumont présente les défauts de ses qualités. D. Praet (« Le problème de l'astrologie » dans le contexte idéologique de l'affaire Cumont : les relations entre religion et sciences dans l'Antiquité et dans les universités d'État belges, p. XLIII-LVII) revient sur ce qui fut l'« affaire Cumont », autour d'un article publié dans l'*Almanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand* en 1911. On se rend compte à quel point se pencher sur l'histoire des religions était un exercice délicat dans le contexte idéologique et politique du début du siècle passé. Ce contexte socio-culturel peut aussi expliquer certaines orientations des analyses et des arguments défendus par Fr. Cumont. Bien des travaux historiques menés aujourd'hui avec la plus grande rigueur se heurteront à la même critique s'ils sont relus avec une distance de quelques décennies. Nous donnons pour mémoire les titres des études rassemblées : « L'éternité des empereurs romains », p. 1-12 ; « L'astrologue Palchos », p. 13-20 ; « À propos du calendrier astrologique des Gaulois », p. 21-23 ; « La date où vivait l'astrologue Julien de Laodicée », p. 25-38 ; « L'astrologie et la magie dans le paganisme romain », p. 49-69 ; « La plus ancienne géographie astrologique », p. 77-87 ; « Comment les Grecs connurent les tables lunaires des Chaldéens », p. 89-94 ; « Babylon und die griechische Astronomie », p. 95-104 ; « Le problème de l'astrologie », p. 105-107 ; « Fatalisme astral et religions antiques », p. 111-132 ; « Astrologica », p. 133-149 ; « Zodiacus » (E. Saglio *et al.*, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*), p. 151-197 ; « Écrits hermétiques », p. 199-234 ; « Astrologues romains et byzantins », p. 237-251 ; « Démétrios Chloros et la tradition des Coréanides », p. 253-256 ; « Franz Boll », p. 259-260 ; « Le sage Bothros ou le phylarque Arétas ? » p. 263-280 ; « La fin du monde selon les mages occidentaux », p. 281-334 ; « Les présages lunaires de Virgile et les "selenodromia" », p. 335-344 ; « L'astrologie dans une épitaphe de Sidon », p. 345-346 ; « Les noms des planètes et l'astrolâtrie chez les Grecs », p. 347-376 ; « Les "Pro-

gnostica de decubitu” attribués à Galien », p. 377-388 ; « Trajan “kosmokrator” ? », p. 393-397. Y sont adjoints quatre comptes rendus bibliographiques, un texte relatif au Prix Joseph Gantrelle fondé pour la philologie classique (Septième période : 1903-1904), les comptes rendus de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur les communications données par Fr. Cumont en 1918, 1924, 1925, 1935 et 1936. Un index permet de naviguer entre les différents articles.

Frédéric LE BLAY

Jörg RÜPKE, *Religiöse Erinnerungskulturen. Formen der Geschichtsschreibung in der römischen Antike*. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol., 238 p. Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-534-25378-4.

Partant de recherches récentes qui ont fait prendre conscience que la mémoire historique va bien au-delà de la simple narration historique, J. Rüpke étudie dans ce volume les rapports entre mémoire, histoire et religion durant les derniers siècles de la République et sous l’Empire. Il s’agit d’éclairer le rôle joué par la religion, espace de communication fondamental dans le monde romain, dans le développement de la mémoire et d’une identité collectives – rôle qui est assumé en articulation, en tension même selon J. Rüpke, avec l’histoire, autre « medium » fondamental pour la communication et la construction de cette identité. Le volume est divisé en trois grandes parties, chacune formée de plusieurs chapitres qui correspondent à des contributions parues précédemment ailleurs, légèrement remaniées. La première section est consacrée au développement des genres historiographiques durant la République tardive (les sphères de la communication littéraire dans la phase de formation de la littérature romaine ; le « lieu » social des débuts de l’épopée romaine et ses conséquences pour la mémoire historique ; l’histoire sacerdotale et les *annales maximi* ; la romanité et les intérêts de groupes, à partir des *Commentarii* de César). La deuxième section porte sur les chroniques et les calendriers (les fastes, en tant que sources ou produits de l’historiographie romaine ; l’historiographie sous forme de listes ; le souvenir historique chez les petites gens, à partir du cas des *Fasti* des *Vicomagistri* ; les Fastes et le sanctoral : la créativité religieuse et l’historicisation de la religion durant l’Antiquité tardive). La dernière partie a pour thématique la religion en tant qu’histoire (la mémoire rituelle qui se développe autour des temples, des dates et des rites ; l’historicisation de la religion dans des textes de la République tardive, avec notamment les livres de Numa, Ennius et les fastes ou l’histoire varronienne ; l’historicisation des rituels, à partir de l’exemple du *Regifugium* à l’époque augustéenne). Dans le dernier chapitre, sous forme d’épilogue, J. Rüpke s’intéresse aux éléments antiques dans la culture européenne de la mémoire (avec des réflexions sur les *solemnitates*, *dies natales* ou fêtes politiques par exemple et un exemple concret, celui de l’année Schiller en 2005). Ce volume rassemble utilement une série de réflexions de l’auteur déjà parues précédemment, en les articulant autour de la question centrale des relations complexes qui se nouent entre histoire, mémoire et religion. Index général et index des sources.

Françoise VAN HAEPEREN